

PHILIPPE JACCOTTET

LA SEMAISON

carnets
1954-1979

nrf

GALLIMARD



SEMAISON : *Dispersion naturelle des graines d'une plante.*
Littré.

1954

MAI

L'attachement à soi augmente l'opacité de la vie. Un moment de vrai oubli, et tous les écrans les uns derrière les autres deviennent transparents, de sorte qu'on voit la clarté jusqu'au fond, aussi loin que la vue porte; et du même coup plus rien ne pèse. Ainsi l'âme est vraiment changée en oiseau.

1955

JANVIER

La neige charge l'herbe fine. Elle tombe en tournoyant comme les graines de l'érable, comme une seule ample et silencieuse graine blanche sur le village.

Ou la lune mince au-dessus des ramilles noires.

1956

SEPTEMBRE

Comme la lune est le miroir du soleil, l'eau est de la lumière qui s'enfonce dans la terre, une lumière fraîche, un ciel de septembre.

L'étoile est un feu d'eau, un feu glacé.

Tout devient bleu comme sous une chevelure défaite, un visage assombri par le désir ou le chagrin.

Tout devient bleu, surtout au loin les montagnes. Plus près on voit encore des rochers, des arbres plus clairs que les autres.

Il y a comme une tendre accalmie.

OCTOBRE

Les roseaux : comment leurs épis veloutés se déchirent, laissant échapper lentement un flot de graines, un jabot, dans le plus absolu *silence*. L'accouchement humain : plaintes, sang.

Dans un silence absolu, une lenteur douce, irrésistible, la plante se déchire et se dissémine, confiée au vent.

1958

JANVIER

Les colonnes de neige sont emportées à travers champs, routes et collines,

tronquées ou tordues par le vent,
étoiles frêles, frileuses,
constellations mobiles de cristaux
qu'un souffle changerait en larmes.
Jetées à terre ces armées en déroute
ne sont plus que ruissellement.

Toute la nuit le grondement du vent comme une
flamme dans un four.

Au matin toujours la fuite de la neige, des nuages
bas, et à peine plus haut un soleil visible à travers
ses draps.

MAI. MAJORQUE

Le soir, vergers d'amandiers, leurs troncs noirs.
De hauts buissons de palmes comme des tas d'éven-
tails verts. Bois de pins, et au-delà les montagnes
sombres. Ou alors le bleu de la mer entre les troncs
et les verdure, mais le mot bleu ne suffit pas, trop
doux, on voudrait presque dire noir, et ce serait
faux encore. Un bleu accumulé, concentré, épais,
comme un mur. En tout cas pas une ouverture.
Une richesse bleue. Rien de mobile ni de scintillant
non plus. Pas davantage une tache. Intense, mais
calme, immobile, opaque, profond. Une présence
bleue, aussi forte que de la terre, aussi lourde, aussi
riche, mais une, sans détails. Tout le paysage, d'ail-
leurs, vu ainsi de l'intérieur d'une forêt, plutôt
immobile quoique aéré, fort et léger tout ensemble,
vibrant et calme, puissant sans ostentation, plutôt
debout qu'étendu.

Les plantes vieilles, dures, épineuses, mais non
point maigres comme en Provence. Une richesse

calme et pleine de force, pas de cris, mais pas de murmures non plus. Pas la moindre trace de rivière ou d'eau courante ou jaillissante, et néanmoins nulle aridité. Une chaleur elle aussi pleine de force et de constance, mais éventée avec tranquillité par la mer.

Une assemblée ordonnée de présences fortes, riches et calmes. Une puissante sérénité. Des assises larges. Un éclat autoritaire sans que jamais la voix soit forcée.

Lumineux monuments, vastes domaines éventés. Pas d'enflure. Cuivres de Gabrieli. De l'or peut-être, pas de bijoux.

La maison ici en cette saison n'est qu'une réserve d'ombre, une petite forteresse contre les armées solaires, un château d'eau, un château de fraîcheur. Autour, archers, cuirasses, étendards. Sur la mer un grand bruit d'armes. Image possible à un moment donné, mais qui doit être franchie, effacée.

Richesse, puissance au-delà des murs : force immobile et constante, tranquille autorité de l'espace, bruit machinal de la mer, on oublierait presque l'infinie légèreté de vos fardeaux.

La sonore forêt.

Les rochers. En certains endroits ils sont comme les feuillets d'un dossier qu'eût serrés fortement une main immense, comme les pages d'un livre sous la presse, avant d'être brochées. Plus souvent dans un grand désordre, creusés en tous sens par la mer, perforés, bousculés, brisés. Entre l'éclat mobile de la mer et le calme fécond des sols.

Plantes qui résistent au vent, qui ne peuvent frémir que par leur pointe.

Choc d'une puissance acharnée contre une puissance tout immobile, bassement, immensément muette : à cette limite se produit un feu blanc, une déflagration de gouttes d'eau, une brusque floraison fanée aussitôt. Ainsi le temps nous use, et nos travaux étincellent un instant sous ses coups.

NOVEMBRE

Traînées de feu dans l'herbe avant la neige
comme ce flamboiement au ciel d'ouest avant la
nuit
sursaut de l'âme avant la mort
combattant qui se pare de blessures

*

Au-dessus de l'abîme cet acharnement,
ces peines, ces sourires, ces travaux,
ces lentes édifications de monuments, de pavillons,
au-dessus de l'abîme ces batailles, ces blessures,
oui tant de peine, de violence, de passion,
ces calculs minutieux, ces charrois monstrueux
d'armées,
ces foudres, ces effondrements,
un tourbillon de feuilles plus ou moins dorées
au-dessus de la profondeur sans fond
et pourtant...

de ce combat entre l'abîme et sa
proie, si condamnée que soit la proie, si triomphant l'abîme,
je ne puis dire encore qui sera vainqueur s'il y a
un vainqueur, si l'on peut parler de victoire,

si cette image impérieuse n'est point fausse,
si mon regard en la cueillant ne l'a pas déjà
dépassée, si disant le combat je n'ai pas
prédit la paix, préparé le passage...
Ô secret du combat, visible dans un vol de feuilles,
visible dans le gouffre mais non déchiffré,
ô noirceur que je donne à mon poing comme
torche,
comme cheveux de femme et sombre faucon dans
le noir.

*

Étoiles voilées par les arbres, par la brume,
visage de l'hiver.

DÉCEMBRE

Peu avant huit heures, par ciel entièrement couvert, le monde n'est plus que brun, une table de terre. Ici une lampe allumée dans la rue, jaune comme un soleil sans rayon, là une porte dorée qui s'ouvre, une ombre regardant le temps qu'il va faire sur le jardin.

*

Les mobiles, les translucides constellations de la pluie sur les vitres, qui ne sont plus au loin que voiles en marche, rideaux qui se ferment. Le vent haletant, irrégulier du sud, le machinal vent du nord.

1959

JANVIER

Glace, limpidité, soleil. De rares nuages, petits, accrochés aux montagnes. Tout est purifié, les ornements sont tombés, rien ne reste que les formes essentielles. La terre du jardin est dure, le matin, comme criblée par une rosée glaciale, puis toute la journée légèrement humide. Rêve d'écrire un poème qui serait aussi cristallin et aussi vivant qu'une œuvre musicale, enchantement pur, mais non froid, regret de n'être pas musicien, de n'avoir ni leur science, ni leur liberté. Une musique de paroles communes, rehaussée peut-être ici et là d'une appoggiature, d'un trille limpide, un pur et tranquille délice pour le cœur, avec juste ce qu'il faut de mélancolie, à cause de la fragilité de tout. De plus en plus je m'assure qu'il n'est pas de plus beau don à faire, si on en a les moyens, que cette musique-là, déchirante non par ce qu'elle exprime, mais par sa beauté seule. On n'explique absolument rien, mais une perfection est donnée qui dépasse toute possibilité d'explication. Racine quelquefois, Pétrarque, Góngora par éclairs, Labé? Arnaud Daniel? Scève?

*

La neige ou marguerite à la cime s'étant éteinte
c'est à la lune aiguë qu'a passé toute lumière

*

Lune mince au-dessus des terres brunes, avant
le lever du jour.

*

Première neige, qui est à peine de la neige, car elle fond dès qu'elle approche du sol, mais soudain tout s'est assombri. Le vent la porte dans tous les sens jusqu'à la faire remonter plus haut que les toits, elle s'épaissit brusquement puis s'éparpille, aussi instable que les essaims de moucheron par beau temps. Tout le ciel est uniformément d'un gris léger, sauf une lueur un peu plus claire au-dessus des collines.

FÉVRIER

Au matin, le grésil.

Le soir, après que la neige n'a pas cessé de tomber, un paysage blanc, brun et noir comme on en voit ici rarement. Cette si légère charge sur les arbres, c'est comme si nous regardions à travers un tulle. Une gaieté enfantine gagnait tout le village : les vieux jetaient des boules.

MARS

Oiseaux sous la pluie. Arbres en fleurs sous la
pluie. L'air comme une immense vitre qui trem-

blerait légèrement dans son cadre. Premiers bourgeons aux marronniers. Giroflées, anémones.

AVRIL

Violent mistral. Le mont Ventoux disparu dans une buée gris-rose.

OCTOBRE

Ce soir, lumière dorée dans l'air froid. Comme elle quitte vite les arbres et s'élève jusqu'aux nuages emportés par le vent. Dans le jardin, feuilles mortes de l'acacia, jaune pâle, les premières à tomber; il y en a chaque jour abondance sur le sol. Celles du plaqueminier changent avec plus d'éclat, de lenteur et de complexité, tandis que les fruits mûrissent. Le pêcher, vert encore, s'éclaircit pourtant. La vigne est presque toute dépouillée, vieille, malade. Couleurs des marguerites d'automne ou petits chrysanthèmes, si bien accordées à la saison. Un buisson rose du haut en bas.

Voici que maintenant l'or vire au rose, et que le vert des champs, des arbres, fonce, passe du vert jaune au vert bleu. Flèches du vent. La route a la couleur de l'eau, de l'ardoise. Quelques nuages sont déjà comme de la fumée. Intimité de la lumière dans la chambre, sur le papier blanc qui à son tour est devenu presque rose. Une enveloppe d'ombre sur les livres, les objets. Rien que le bruit du vent et des paroles.

Bientôt la nuit empêchera d'écrire sans lampe.

Le jour n'habite plus que l'extrême hauteur du ciel. Nous tournons le dos au soleil.

Nuages mauves, lilas. Papier presque bleu. Un feu qui s'éteint. Je ne vois presque plus les mots.

De l'autre côté c'est encore de l'or. Tandis qu'à l'est le bleu gagne. Or-argent. Jour-nuit.

Élever une fois de plus l'ornement sur la nuit, l'abîme. Ornement rêvé : à la fois savant et musical, ferme et sourd, vaste et caché. Modèles : Hölderlin, Leopardi, quelques poèmes de Baudelaire.

Mouvement aisé dans l'immense. Oiseaux. Autres exemples, les plus beaux peut-être, chez Dante : *Dolce color d'oriental zaffiro*... Mais aujourd'hui plus de thomisme, de nombres sacrés, etc. Solitude, abandon, menaces, et d'autant plus doux le saphir.

Réserves (absurdes bien sûr!) : sur les allégories et les pensées de Leopardi, la tension de Hölderlin, les attitudes de Baudelaire.

Autre chose devrait être tenté peut-être, où trouvent accord non pas paisible, mais vivant, légèreté et gravité, réalité et mystère, détail et espace. L'herbe, l'air. Des entrevues infiniment fragiles et belles – comme d'une fleur, d'un joyau, d'un ouvrage d'or – situées dans l'extraordinaire immensité. Astres et nuit. Discours vaste et fluide, aéré, dans lequel prennent place avec discrétion des bijoux de langage. Comme ce qui apparaît aussi, de loin en loin, dans la brume. Ou alors on est penché sur une besogne modeste, et soudain on se rappelle la profondeur de l'espace et du temps.

Questions naïves. Comment se fait-il que ceci soit beau et cela non ? Expérience immédiate, et dans le travail fréquente : ceci ment et cela ne ment pas, ou ment moins. Donc un ordre, donc un espoir ?

Leopardi affirme que la beauté est illusion et leurre : mais comment se fait-il qu'elle existe, qu'il ait cédé à son pouvoir, qu'il l'ait si bien servie ? Comment nier qu'elle dise quelque chose d'essentiel, comment l'assimiler à de quelconques mensonges ? Faut-il à ce point douter ? Même si tout nous contrecarre et nous use, près ou loin ?

*

Il n'est pas certain que les temps modernes, avec tout ce qu'ils comportent de négatif — masse énorme, à obstruer le ciel — ne nous donnent pas aussi une heureuse leçon : que nous sommes fils du temps et que tout nous est donné par lui, c'est-à-dire indissolublement tous les contraires ; et que nous ne devons ni ne pouvons sortir de la contradiction ; qu'il nous faut seulement empêcher que tel de ses termes l'emporte sur l'autre.

Que notre condition est très étrange en ceci qu'elle ne comporte pas de progrès substantiel, puisque jamais n'est approchée aucune réponse définitive. Nous savons ne pouvoir obtenir de réponse, et nous n'en questionnons pas moins, parce que questionner est de l'essence de notre nature. L'étrange est, en particulier, qu'aucune expérience,

religieuse ou philosophique par exemple, ne soit jamais faite pour les autres, qu'elle doive être refaite, revécue, pour avoir quelque valeur; et qu'ainsi il faille toujours recommencer.

D'où l'impression irritante de piétinement : *Seinesgleichen geschieht*, disait Musil.

Ainsi en va-t-il, par exemple, de l'intuition qui est à l'origine de nombreux poèmes. Quelqu'un dit, à peu près : « J'eus alors l'impression que m'était dévoilé l'ordre du monde », ou encore : « Je compris le langage des oiseaux », ou : « Le voile qui nous sépare d'ordinaire du réel se déchira. » (C'est aussi un thème de contes.) Il s'agit là, évidemment, d'une expérience, d'un *fait* indubitable (que l'on peut tenir pour menteur, mais qui ne s'en produit pas moins); cette expérience prend des formes diverses, mais le résultat est toujours le même. Elle s'est produite depuis qu'il y a des hommes, et l'on en trouverait dans les textes mystiques, philosophiques ou purement littéraires des centaines d'exemples. On peut objecter que cette expérience est un *mirage* : mais comment ce mirage est-il possible, et comment n'aurait-il pas, même en tant que mirage, un sens?

Ce mirage, ou cette intuition, révélation ou rêve, oppose un ordre au désordre, une plénitude au vide, et au dégoût l'émerveillement, l'espoir, l'enthousiasme. Est-il possible de croire que l'obsession humaine de l'ordre, dans les domaines les plus divers, soit totalement privée de sens? Et n'avons-nous pas le devoir, ou au moins le droit, d'écouter en nous cette très profonde, irrésistible nostalgie, comme si vraiment elle disait quelque chose d'important et de vrai? N'est-ce pas le fait d'un esprit

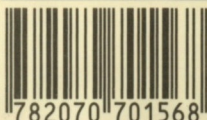
PHILIPPE JACCOTTET

La Semaïson

« Beauté : perdue comme une graine livrée aux vents, aux orages, ne faisant nul bruit, souvent perdue, toujours détruite ; mais elle persiste à fleurir, au hasard, ici, là, nourrie par l'ombre, par la terre funèbre, accueillie par la profondeur. Légère, frêle, presque invisible, apparemment sans force, exposée, abandonnée, livrée, obéissante – elle se lie à la chose lourde, immobile ; et une fleur s'ouvre au versant des montagnes. Cela est. Cela persiste contre le bruit, la sottise, tenace parmi le sang et la malédiction, dans la vie impossible à assumer, à vivre ; ainsi, l'esprit circule en dépit de tout, et nécessairement dérisoire, non payé, non probant. Ainsi, ainsi faut-il poursuivre, disséminer, risquer des mots, leur donner juste le poids voulu, ne jamais cesser jusqu'à la fin – contre, toujours contre soi et le monde, avant d'en arriver à dépasser l'opposition, justement à travers les mots – qui passent la limite, le mur, qui traversent, franchissent, ouvrent, et finalement parfois triomphent en parfum, en couleur – un instant, seulement un instant. »

Il ne s'agit donc nullement ici d'un journal intime. Plutôt de carnets de croquis où se seraient déposées quelques traces (de promenades, de rencontres, de lectures, de rêves), mais dont l'auteur aurait pris soin, ensuite, d'arracher les feuillets qui lui auraient paru sans vie. Un recueil de graines légères, pour replanter, essayer de replanter « la forêt spirituelle ».

Ph. J.



9 782070 701568



84-IV A 70156 ISBN 2-07-070156-5